

Antoine FABRE D'OLIVET

THÉODOXIE UNIVERSELLE,

ou

Recherches philosophiques

sur

l'origine de l'univers.

*Mise au jour et publiée intégralement pour la première fois
d'après le manuscrit original**

par Robert AMADOU

*** depuis le n° 21**

© Robert Amadou

§ III

Récapitulation des deux premières sections. - Désignation des trois foyers centraux, des trois langues typiques et des trois monuments sacrés où la révélation divine s'est conservée. – Pourquoi l'Europe en a été privée. – Digression sur les quatre races principales qui composent le règne hominal. – À quelle époque et comment ces races ont tour à tour saisi l'empire. - Détails à ce sujet.

Les idées nouvelles que j'ai présentées au lecteur dans les deux précédentes sections, les choses inattendues qui les ont accompagnées, en frappant brusquement son imagination, ont dû porter dans son esprit un trouble qu'il est de mon devoir de dissiper. Il jugera peut-être que j'aurais pu éviter ce trouble en rangeant mes idées sous un meilleur ordre, et en rapprochant les unes des autres des choses qui pouvaient mieux se soutenir. Je l'avoue, mais je n'aurais fait en suivant une méthode plus régulière que refroidir des idées qui devaient conserver quelque chaleur pour ne rien perdre de leur clarté et de leur force. Quand un écrivain ne peut point conduire son lecteur du connu à l'inconnu, et que tout ce qu'il a à dire est également nouveau, il n'importe guère par où il commencera. Le grand point est de commencer. Parmi plusieurs idées perdues, il suffit qu'une seule persiste pour qu'il puisse élever sur elle tout l'édifice de son raisonnement. Or, je ne crois pas me tromper beaucoup en disant que toute personne qui aura lu ce qui précède, même avec une médiocre attention, en aura conservé cette idée nette, qu'il a existé dans la profondeur des temps une catastrophe terrible qui a bouleversé la terre et changé la face des choses. Oui, c'est le désastre de l'Atlantide, confondu mal à propos avec le déluge universel. Trois récits authentiques le confirment : celui de Platon dans les dialogues de *Critias* et de *Timée*, celui de Kampffer dans l'*Histoire du Japon* et celui de l'auteur du *Bagavat* (58). Ce désastre a été prévu au moment où il allait fondre sur le genre humain, et trois hommes favorisés du Ciel ont pu s'y soustraire avec leur famille, sur trois points de notre hémisphère, à des distances très grandes les unes des autres : en Libye, aux Indes et vers l'orient de l'Asie. Il leur a été ordonné de sauver du naufrage les Livres sacrés de leur nation, la révélation des Dieux et les principes des connaissances humaines, et ils l'ont fait par des moyens différents. L'historien de la Chaldée, Bérosee, celui-même que les Athéniens avaient honoré d'une statue d'or, au rapport de Pline, et Abydène, auteur d'une histoire d'Assyrie, l'assurent

pour Xixutros. Les écrivains hiéroglyphes du *Bagavat*, du *Matrya* et du *Padma-Pourana* l'affirment pour Satyavrata ; les historiens de la Chine et du Japon le publient pour *Pey-roun*. Ainsi donc, il est indubitable, si quelque chose l'est sur la terre, que les Livres sacrés des Libyens, des Hindous et des Chinois ont échappé au naufrage et qu'ils ont porté jusqu'à nous la tradition des temps antediluviens. Voilà donc trois foyers centraux, où la révélation divine s'est conservée dans trois langues typiques. Ces langues ne sont pas difficiles à reconnaître dans le sanscrit, l'hébreu et le chinois, pas plus que ces Livres dans le *Sépher*, le *Véda* et le *King*. J'ai assez donné à entendre que ce fut Xixutros, le puissant roi, émule de Seth, auquel il fut donné de conserver les principes divins renfermés aujourd'hui dans le *Sépher*, en le faisant graver sur des colonnes de pierre, qu'il enterra dans Sipara, la ville du Soleil. On se rappelle comment ces colonnes, appelées *Colonnes de Seth* par Josèphe, et *Bétyles* par Sanchoniaton, déterrées ensuite par Taôth et commentées par lui, furent appelées *Muses*, à cause de leur préservation des eaux, ou *Sibyles*, à cause de la consécration qu'on en fit au Soleil. On sait aussi comment ces deux noms, auxquelles on attachait l'idée de toute rénovation de connaissances et celle de toute inspiration divine, étant passés du propre au figuré, désignèrent par la suite des temps des êtres extraordinaires, inspireurs ou inspirés qu'on représenta sous la forme de nymphes, de filles ou de femmes.

Toutes ces choses que j'ai dites étaient sus, ou pouvaient facilement l'être, puisqu'à mesure qu'elles se sont présentées à mon esprit et tracées sous ma plume, sans système antérieur et sans plan prémédité, je les ai appuyées d'autorités irrécusables, puisées dans la science et dans la tradition. Toutes ces choses étaient sues, mais disséminées, et jamais elles n'avaient été présentées ainsi rapprochées pour former un ensemble. Si cet ensemble n'était pas la vérité, jamais leur rapprochement n'aurait acquis cette harmonie et cette fermeté. Ce serait non pas un tableau représentant la nature vivante et l'offrant à l'œil de l'observateur, mais un ouvrage de marqueterie, ingénieux peut-être, mais où le regard le moins exercé verrait les sutures et qu'il mettrait sans effort au rang des compositions mortes.

Ce qui fait surtout le prix de cet ensemble, c'est la facilité qu'il a de s'étendre, de s'agréger tout ce qui lui est homogène, de se réunir à tout ce qui est vrai comme lui, et d'expliquer toutes les choses isolées qui jusque-là avaient été jugées inexplicables. Examinons ceci dans un exemple frappant.

Nous venons d'être amenés, par la réunion des traditions rapportées dans le cours de cette dissertation, à reconnaître sur notre hémisphère trois foyers centraux de civilisation, trois langues typiques et trois monuments sacrés où la révélation divine s'est conservée. En restreignant ces foyers sur le point le plus central, nous voyons facilement :

1° Que le premier repose sur la Nubie, d'où il s'étend d'un côté sur la Libye entière, l'Abyssinie et l'Égypte, et de l'autre côté sur l'Arabie et la Chaldée ;

2° Que le second a son siège à l'île de Lanka, d'où il enveloppe l'Inde depuis son extrémité méridionale jusqu'aux montagnes du Tibet ;

3° Que le troisième, placé sur les bords du fleuve Hoang-ho, atteint à l'orient le Japon et comprend dans son vaste contour toutes les contrées dont se compose l'empire de la Chine.

On voit que dans cette distribution l'Europe n'est pas comprise. Cela devait être, parce que l'Europe, presque entièrement caché au sein des eaux avant le désastre de l'Atlantide, en sortit à cette époque toute fangeuse, couverte de lacs et entièrement privé d'habitants. Ceux qu'elle possédait sur ses côtes occidentales et méridionales ayant péri, entraîné par la violence du mouvement qui portait les eaux du pôle boréal sur le pôle austral. Ces habitants, au reste, ne lui appartenaient pas comme autochtones. Les peuples boréens ou hyper boréens, qui en sont les seuls indigènes, n'étaient pas encore connus. La race blanche à laquelle ils appartiennent, originaire du pôle boréal, ne pouvait naître que lorsque les terres boréales auraient été découvertes (59). Il n'existait alors que trois races, la noire, la rouge et la jaune ; et c'était à elles que se rapportaient les trois foyers, les trois langues et les trois traditions sacrées dont j'ai parlé. Non que ces races fussent entièrement pures, exemptes de tous mélanges entre elles, mais seulement plus fortes dans un foyer que dans l'autre et y dominant. Or, la race noire, née en Libye sur la ligne équinoxiale, dominait, par conséquent, en Libye et plaçait le siège principal de sa force en Nubie, et plus tard en Egypte (60). Par une semblable raison, la race jaune, née à l'orient de l'Asie, dominait à l'Orient et occupait la Chine et le Japon. Au milieu d'elles, à l'endroit peut-être où ces deux races se seraient jointes, la race rouge, étrangère à cet hémisphère, dominait à Lanka, où elle s'était établie par droit de conquête, et gouvernait l'Inde et l'Asie centrale. C'était là que l'empire Atlantique avait placé sa plus grande puissance, c'était de là que, dans le temps de sa splendeur le *Rawhôn*, ou souverain roi de cet immense empire, envoyait ses ordres aux rois feudataires qui régnaient sous lui, avec le titre de *pha-rawhôn*. Il paraît, par les traditions qui ont survécu à Ceylan, autrefois Lanka, et sur les prochaines côtes de l'Indostan, que le *Rawhôn* avait choisi cette île pour être le point central de son empire universel, à cause que la ligne équinoxiale qui, dans ces temps reculés, passait sur cette île, y était coupée par le premier méridien (61). C'était sans doute dans la magnifique ville d'Anourada-poura, autrefois capitale de cette île célèbre, qu'il venait faire son séjour et recevoir à la fois les hommages de deux hémisphères. Le nom de Taprobane, que lui donnaient les anciens Grecs et les Romains, est une preuve manifeste de ce que j'avance. Ce nom signifiait l'île du *Rawhôn* et l'annonçait comme le centre de son empire (62). On voit sur une montagne de Lanka, appelé Hamalell, le lieu où l'on assure que s'élevait la demeure de ce monarque, et les dévots bouddhistes qui y vont en pèlerinage rendent hommage à son pied sacré dont l'empreinte y subsiste encore (63).

Non loin de Lanka, sur la côte opposée de l'Indostan, on rencontre les ruines de plusieurs monuments, dont l'architecture colossale étonne l'imagination. Celles de Maha-Bâli-pouram sont les plus remarquables. Elles se composent d'une si grande quantité d'édifices et de figures taillées dans le roc car une certaine distance, selon l'expression de l'écrivain que j'analyse, elles offrent l'image d'une ville pétrifiée et réalisent ainsi l'idée romanesque de quelques voyageurs (64). Il est inutile que je m'arrête sur la description qu'on en donnée quelques savants (65), mais je ne puis me dispenser, pour éclairer autant qu'il est en moi le sujet qui m'occupe, de faire des remarques importantes. La première, que, parmi les sculptures nombreuses qui décorent les ruines de Maha-Bâli-pouram, on voit souvent se reproduire une figure d'animal parfaitement dessiné que les Brahmes appellent *sinh*, un lion, laquelle ne ressemble point du tout à celle qu'ils tracent aujourd'hui pour orner le temple de leurs Dieux (66). William Chambers dit à ce sujet que ces sculptures hardies, taillées dans des rocs énormes de granit auxquelles on a donné des formes architecturales qui effrayent l'imagination, ont dû être exécutées par un peuple antérieur qui, tant par ses mœurs que par ses arts, différaient essentiellement du peuple hindou. Ma seconde remarque, la plus digne d'attention, c'est que ces vastes monuments, et la ville même dont ils faisaient partie, ont été bouleversés par une convulsion de la nature. Le rocher dans lequel est creusé l'édifice le plus septentrionale se trouve fendu depuis son sommet jusqu'à sa base par une crevasse qu'il a séparé en deux parties. Plusieurs fragments dispersés dans la mer voisine, un grand nombre de sculptures détachées et baignées par les flots annoncent qu'une secousse assez violente pour fendre dans toute sa hauteur une masse de granit aussi considérable a dû ébranler tout le continent, a dû pousser la mer hors de ses limites, et jeté ses ondes furieuses sur toutes les terres environnantes et sur l'île de Lanka elle-même, qui en a été couverte et longtemps submergée. C'est, au rapport des académiciens de Calcutta, ce qu'on ne peut se dispenser de reconnaître en parcourant ses côtes. On voit facilement qu'elles ont été primitivement ensevelies sous les eaux de la mer qui ne les a abandonnées que graduellement (67).

Voilà donc que, sans y songer, je trouve encore sous mes pas une preuve du désastre de l'Atlantide, au moment où je n'étais occupé que de sa puissance. Mais ces preuves sont tellement multipliées sur le globe, la funeste catastrophe qui le ravagea y a laissé de telles empreintes qu'il est impossible d'arrêter un moment ses yeux sur quelque point que ce soit de son étendue sans en être frappé. Cependant, cette preuve nouvelle ne sera pas ici sans quelque utilité. Elle me servira à faire comprendre comment la race rouge, toute-puissante sur notre hémisphère avant le terrible fléau qui la frappa, cessa de l'être et même y disparut presque entièrement par la submersion de ses plus florissantes possessions, situées sur les bords de la mer. La race noire, que j'ai appelée sudéenne, ayant beaucoup moins souffert à

cause de sa position équatoriale, s'étant reformée assez promptement, renouvela dans son ensemble le système des connaissances humaines, grâce aux *Bétyles* que le célèbre Tâoth, l'Hermès des Grecs, surnommé Trismégiste (68), retira de leur obscurité, transcrivit et commenta (69). La Nubie et l'Ethiopie furent les premiers lieux où se concentrèrent leur puissance ; le golfe Arabique, plus tard appelé mer Rouge, la première mer qui leur servit à la propager (70). Un de leurs monarques, surnommé Bâhli, d'un mot de leur langue qui signifie divin, sorti de cette mer à la tête d'une puissante armée et fit la conquête de l'Inde (71). Cette conquête qui augmenta considérablement ses forces le mit, lui ou ses successeurs, en état de se rendre maître de l'Asie entière et d'y subjuguier tout ce qui y restait de race rouge et tout ce qu'il put atteindre de race jaune. L'Arabie, ayant dès le principe fait partie intégrante de l'empire sudéen, cet empire succéda à l'empire atlantique sur cet hémisphère et en prit le nom. Il jouit d'un long éclat et, comme je l'ai dit dans mon ouvrage *de l'Etat social*, se trouvait dans toute la pompe de la civilisation, lorsque, venant à jeter les yeux sur l'Europe qu'il avait négligée jusque-là comme une contrée sauvage, inculte et frappée d'un hiver rigoureux, y découvrit la race blanche qui commençait à sortir de l'état de barbarie et voulut la soumettre à son joug. J'ai raconté assez au long dans quel état les Sudéens rencontrèrent ces hommes nouveaux, d'une couleur si différente de la leur, et quel fut le résultat de leurs premières attaques. Les Boréens, d'abord vaincus, obligés de se réfugier sur les glaces polaires pour éviter l'esclavage, ne se laissèrent point abattre par l'adversité ; ils revinrent à la charge dès qu'ils le purent ; et, avec un courage digne d'admiration, résistèrent à leurs vainqueurs pendant une longue suite de siècles, jusqu'à ce qu'enfin, protégés par la providence qui voulait leur salut, éclairés par une révélation nouvelle, ils parvinrent à rivaliser leurs vainqueurs, à leur résister en Europe, à les repousser en Afrique, d'où ils étaient sortis, à les subjuguier dans la Chaldée et dans l'Arabie, et enfin, sous la conduite du célèbre Ram, le premier Scander aux deux cornes, l'antique Osiris, Bacchus ou Dionysos, à les chasser de l'Iran et, les poursuivant jusque sur les bords de l'Indus et du Gange, à leur arracher l'empire universel dans l'île sacrée de Lanka.

J'ai décrit assez au long cet événement, le plus grand qui se soit passé dans le monde depuis le désastre de l'Atlantide ; je ne tomberai pas ici dans des répétitions inutiles ; cependant, je ne puis m'empêcher de faire remarquer que cet événement, tout important qu'il fut, n'enveloppa pas entièrement l'universalité des choses. La race blanche, il est vrai, triompha de la noire et saisit la domination que celle-ci avait usurpée sur la jaune, mais elle ne triompha pas en son lieu ; l'Europe qui avait été son berceau, au lieu de devenir un des foyers centraux de la révélation divine, comme elle l'aurait pu, céda tous ses droits à l'Asie en persécutant l'Envoyé divin qu'elle aurait dû reconnaître. L'obstination des Celtes, leur aveuglement, le fatal mouvement de leur orgueil, qui les portait toujours à ne prendre que la volonté

seule pour unique mobile de leurs actions, les perdit. Possesseurs de l'Asie, ils n'y conservèrent pas leur nom, parce que leur nom ne les suivit pas dans cette conquête. Ce n'était qu'une partie d'eux-mêmes qui triomphait ; et cette partie outragée, devenue plus puissante que le tout, l'accabla sans pouvoir se mettre à sa place. Ram, obligé de s'appuyer sur une foule de peuplades sauvages, tantôt tenant à la race blanche, tantôt tenant à la race jaune, qui accouraient vers lui de tous les coins de la Tatarie, ne put pas mettre dans sa législation une unité qui n'était pas en sa puissance. Il se fit dans son empire plutôt un mélange qu'une fusion ; les éléments physiques s'y réunirent assez bien, mais les éléments intellectuels y restèrent séparés. Voilà ce qui causa plus tard sa dissolution. Les foyers centraux où la révélation divine s'était conservée dans les trois langues typiques appartenant aux trois races primitives parurent bien se réunir et se confondre sur un seul foyer, celui de la race rouge où la race blanche vint saisir la domination sur la noire et où le celte boréen, s'alliant au bâhli sudéen, héritier de l'atlante primitif, vint former le magnifique sanscrit, la plus belle langue que les hommes eussent encore parlé sur la face de la terre (72) ; mais cet immense édifice manquait par une de ses bases principales, puisqu'il n'avait pas eu l'assentiment radical de la race blanche, et c'est ce qui causa sa ruine. Après une durée de trente siècles dont l'éclat ne fut terni par aucun nuage, un ébranlement s'y fit sentir, dont les effets de plus en plus considérables et désastreux amenèrent sa ruine totale. Les Brahmes, qui ont noté avec soin l'époque fatale de ce premier ébranlement, y ont placé le commencement de leur âge actuel de ténèbres et d'angoisses qu'ils appellent *kali-youg* (73).

J'ai parlé de la cause singulière ou plutôt du prétexte qui amena cet ébranlement, dont le schisme des Pasteurs phéniciens fut un des plus terribles résultats. Je renvoie à l'ouvrage déjà cité pour tous les détails dans lesquels je ne pourrais entrer ici sans me répéter (74).

Qu'il me suffise de dire, pour l'éclaircissement de l'objet qui m'occupe ici exclusivement, que l'empire universel de Ram, s'étant dissous au milieu des guerres sans fin que se firent les divers parties qui le divisaient, les foyers centraux qui s'étaient momentanément réunis se distinguèrent de nouveau, et l'on vit en Chine et en Egypte les races jaune et noire se montrer dans des teintes assez tranchées. Le centre indien n'appartint plus, il est vrai, à la race rouge atlantique, mais devint un mélange de toutes les autres où la blanche domina plutôt nominativement qu'effectivement. Au reste, je dois faire ici une remarque qui ne sera pas sans quelque intérêt et qui, d'ailleurs, viendra à l'appui de toutes les preuves que j'ai déjà données sur la position des trois foyers centraux dont il s'agit.

L'Inde, quoique pour plus de clarté je la nomme constamment de ce nom, ne le porta jamais que par abus. Il ne fut donné à cette contrée qu'après la conquête qu'en firent les Sudéens, sous la conduite du célèbre Bâhli, et lorsque la race noire y fut solidement établie, ce furent les Iraniens de race blanche qui le lui donnèrent

(75). Dans la langue de ces peuples un Hindou signifiait un Nègre et par le mot Indostan ils entendaient le pays des Nègres. Voilà pourquoi l'Inde et l'Ethiopie étaient des noms synonymes pour les anciens Grecs (76). Ces noms désignaient toujours pour eux les contrées habitées par des peuples noirs. Ils comprenaient sous le nom d'Inde non seulement l'Ethiopie, mais l'Egypte, la Libye, l'Arabie et même la Palestine (77). Ce que nous nommons aujourd'hui la mer Rouge était pour eux le golfe des Indes ou le golfe Ethiopique (78). Cette confusion s'était établie à l'époque où la race noire dominait sur toute la Libye et couvrait l'Asie de ses colonies (79). Avant cette époque, cette belle contrée qui s'étend depuis l'île de Lanka jusqu'aux montagnes du Tibet était nommé le Pays des cieux, comme l'exprime encore le nom de *Tien-tchou-koué* que lui donnent les Chinois (80). Après la conquête des Sudéens, elle reçut le nom de *Bharat-Kant* ou *Bharat-Wesh*, qui signifiait la possession ou le tabernacle de Bharat (81) ; et lorsqu'elle eut reçu la doctrine de Ram et qu'elle fut devenue encore une fois le siège d'une théocratie universelle, elle s'appela elle-même la Terre de vertu, en sanscrit *Pounya-Bhoumi*. Ainsi, l'Inde porta des noms différents selon les époques ou selon la manière de l'envisager (82). Il en fut de même pour l'Ethiopie, qu'on appela Nubie ou Abyssinie, suivant la circonstance, comme je l'ai déjà remarqué.

La Chine et l'Egypte éprouvèrent de leur côté le même sort. La Chine reçut le nom que nous lui donnons des Hindous eux-mêmes, lorsqu'ils la considérèrent comme un démembrement de leur empire (83) ; mais elle portait avant cette époque le nom de *Tien-hin*, le Dessous du Ciel ; et elle prit depuis, et après s'être rendue indépendante, le nom de *Tchong-koué*, c'est-à-dire la Puissance centrale. L'Egypte ne fut pas d'abord distinguée de l'Ethiopie ; tant qu'elle en dépendit, on la nomma *Mitzrah*, la Comprimée, à cause qu'elle ne consistait d'abord que dans l'étroite vallée arrosée par le Nil (84) ; mais quand les flots de la Méditerranée se furent assez retirés pour laisser paraître le delta, comme le dit expressément Hérodote (85) et que cette contrée devenue puissante se considéra comme le foyer central de la race noire, alors elle se donna à elle-même le nom de *Chemî* (86), c'est-à-dire le pays de Ham ; attendu que *Ham* ou *Cham* était en langage libyen ou sudéen le nom de la race noire (87). Celui d'Egypte lui fut donné plus tard par les Grecs, à cause d'un prince égyptien surnommé *ha-Gobth*, le Superbe, qu'ils appelèrent *Aiguptos* dans leur langue, ainsi que je l'ai expliqué assez au long dans le troisième livre de *l'Etat social*.

Ainsi, voilà bien, je pense, les trois foyers centraux de la civilisation humaine, désignés aussi clairement et aussi fortement que cela est possible. Mais peut-être me demandera-t-on si les races auxquelles je dis que ces foyers ont primitivement appartenu ont été connues des anciens, et aussi nettement distinguées par eux ? Connues, oui, mais non pas aussi nettement distinguées, parce que nul ne pense à distinguer nettement ce que tout le monde distingue. Personne ne doute, je

crois, que du temps d'Homère on ne sût monter à cheval ; cependant, Homère ne s'arrête nulle part à nous dire ni comment on y montait ni seulement si l'on y montait. Tout le monde sait, je pense, que Virgile connaissait Homère, puisqu'il l'a copié ; cependant on pourrait inférer de ses ouvrages qu'il ne le connaissait pas, car il n'en dit pas un mot dans tout le cours de son poème. Ainsi, ce n'est pas dans des descriptions positives qu'il faut chercher les preuves de ce que j'avance ici, ou de ce que j'ai avancé sur les temps primitifs, mais dans la comparaison des traditions, dans l'étude des étymologies, la concordance des faits et dans les lumières qu'on sait tirer de toutes les analogies que présentent les usages des peuples, leurs mœurs et leurs lois.

Quoique je me réserve de parler ailleurs avec quelque étendue des races diverses qui entrent dans la composition du règne hominal, soit pour en dévoiler l'origine, soit pour en déterminer la place sur la terre, je ne puis me dispenser néanmoins d'entrer ici dans quelques détails pour éclaircir autant qu'il est en moi le principal objet de cet ouvrage.

§ IV

Preuves de l'existence des quatre races dans le règne hominal. - Lieu de leur origine et de leur domination sur la terre. - Leurs diverses couleurs, rouge, jaune, noire et blanche ont passé tour à tour pour divines et sacrées. - Inductions tirées de ces preuves et retour au sujet principal de cette dissertation.

O n a varié sur le nombre de races qui composent le règne hominal ; la cosmogonie des Chinois n'est point en cela d'accord avec celle des Hindous ni celle-ci avec la cosmogonie des Parses (88). Ce nombre paraît néanmoins suivre celui des couleurs contenues dans le spectre solaire, décomposées par le prisme, et s'élevait depuis trois jusqu'à sept. En fixant le nombre des races à quatre, la noire, la rouge, la jaune et la blanche, j'ai suivi l'opinion des Brahmes qui m'a paru le plus conforme à la vérité. Cependant, on pourrait aller jusqu'à sept et se rapprocher ainsi des naturalistes modernes qui les admettent en réunissant aux quatre primordiales que je viens de nommer, la basanée, la cuivreuse et l'olivâtre comme races médianes (89). Mais ces distinctions, qui naissent du mélange des races primordiales et qui pourraient aller plus avant, ne doivent être considérées que dans l'histoire naturelle proprement dite ou dans l'histoire particulière d'un peuple. On ne doit dans la cosmogonie ou dans l'histoire universelle s'occuper que des objets primordiaux, sans s'embarrasser des objets secondaires ; et c'est encore assez pour remplir la tête la plus vaste.

Les hommes imbus de certains préjugés trop tendus ou trop relâchés qui jettent les yeux sur l'univers, croient y voir l'expression d'une unité absolue ou celle d'une diversité infinie, se trompent également. La vérité de toutes choses ne se trouve que dans le juste milieu qu'indique la sagesse. Rien est stationnaire dans l'univers ; tout y sort d'un principe pour arriver à une fin ; tout y marche en avant ou en arrière ; tout s'y développe ou s'y détériore, mais rien ne s'y perd dans le vague, pas plus que rien ne s'y circonscrit dans l'immobilité. Ceux qui, voyant aujourd'hui combien la race noire est affaiblie et dégénérée, s'imaginent que telle est sa nature et qu'elle n'a jamais pu prétendre à l'empire du monde que je déclare pourtant lui avoir appartenu, annoncent peu de connaissances positives, hors de celles que donnent quelques lectures superficielles des auteurs du moyen âge. S'ils lisaient avec attention ce qu'ont écrit les anciens et ce qu'ont publié les modernes observateurs, ils verraient que rien n'est plus vrai.

J'ai déjà montré que les noms d'Inde et d'Ethiopie étaient synonymes et qu'ils n'indiquaient dans les temps anciens rien autre que les immenses contrées possédées par les peuples noirs (90). Nonnus, en parlant des Hindous dans son poème *des Dionysiaques*, les appelle toujours les peuples noirs (91). Le savant Wilford, l'un des académiciens de Calcutta, après avoir attentivement considéré les anciens figures des Dieux indiens, a déclaré que ces figures portaient pour la plus part le caractère nègre ; et, quoique les Brahmes d'aujourd'hui repoussent avec mépris cette idée, il n'en a pas moins persisté à dire qu'une race d'Ethiopiens devait avoir eu autrefois la prééminence dans l'Indostan. « Dans plusieurs parties de cette contrée, dit-il, les montagnards ont encore quelque ressemblance avec les Nègres, tant dans leur physionomie que dans leurs cheveux qui sont crépus et approche de la laine. Il est très probable que, par leur mélange avec d'autres peuples, les Hindous aient changé de chevelure comme cela était arrivé aux antiques Egyptiens. (92) » Ce même écrivain n'hésite pas à dire, d'après les connaissances qu'il a puisées dans les livres sacrés des Hindous, que les premiers habitants de l'Arabie étaient également noirs, avec une chevelure longue et droite exactement semblable, à cela, aux Ethiopiens dont parle Hérodote (93). Leur roi, surnommé *Maha-Siama*, ou le Grand Noir, était sans doute celui que les mythologues connaissent sous le nom d'Arabus, celui que Platon nomme Tham (94), les Orientaux Thamoud (95) et que les Brahmes connaissent sous le surnom de Tamah, c'est-à-dire l'Obscurité (96). Mais voyons encore, en arrêtant les yeux sur l'Egypte où j'ai dit que la race noire avait jeté son dernier éclat, avec quelle force les observations modernes confirment les traditions antiques.

Deux écrivains, d'un mérite distingué, différents de nation et de préjugés, Bruce et Volney, qui ont visité l'Egypte à des époques diverses, se sont accordés à dire, d'après l'inspection des monuments, que les antiques Egyptiens, ainsi qu'Hérodote l'avait assez clairement insinué, étaient de vrais Nègres, de l'espèce de tous les naturels d'Afrique (97). Ils ont vu qu'ils ne différaient en rien des Ethiopiens, leurs ancêtres et leurs premiers instituteurs (98) et que, s'ils avaient perdu leur couleur primitive, il fallait l'attribuer à leur mélange avec les Persans, les Grecs et les autres peuples de race blanche (99).

Les observations de ces deux écrivains, faites avec impartialité et sans aucun dessein prémédité de soutenir un système, paraisse péremptoire ; cependant, ajoutant encore quelques preuves morales à ces preuves physiques pour ne laisser aucun nuage dans l'esprit du lecteur.

Il existe, comme on le sait assez et comme l'expérience et l'analogie nous en donne des preuves manifestes, un sentiment profondément enraciné dans le cœur de l'homme qu'il porte à se placer au premier rang, soit comme individu, soit comme peuple, et à juger ce qu'il doit à la nature ou à la Divinité, sous l'un ou l'autre rapport, comme le meilleur et le plus noble. Ainsi, les peuples noirs ont dû

considérer la couleur noire comme supérieure à la couleur blanche et l'attribuer en conséquence à tout ce qu'ils ont conçu de fort, de noble et de divin, tandis qu'au contraire les peuples blancs ont dû être conduits à regarder la couleur blanche comme l'expression de la noblesse, de la force et de la Divinité. Autant on doit être arrivé au peuple de couleur jaune ou rouge : le même sentiment a dû les porter à regarder ces couleurs comme également sacrés. Or, c'est ce qui est arrivé sans la moindre exception.

Personne n'ignore, je crois, que, parmi les nations européennes ou asiatiques d'origine blanche, le Génie infernal, le Diable, quelque nom qu'il ait porté d'ailleurs, a toujours été conçu de couleur noire. Il est dit dans l'Apocalypse qu'après la défaite du noir Satan, l'Epouse de l'Agneau sera revêtu d'un fin lin d'une blancheur éclatante (100). Le blanc, dans ce livre mystérieux, est affecté au principe du bien, aux œuvres des saints, comme le noir au Génie du mal, aux œuvres des impies, ainsi que cela était pratiqué dans les mystères (101). Le peuple d'Ahriman était noir, selon le *Boun-Dehesh* (102). Les réprouvés, selon les manichéens, avaient une tache noire sur le front ; c'est le signe de la Bête selon l'Apocalypse (103). Mais ce que les nations d'origine blanche ont conçu d'une manière, les nations d'origine noire l'ont conçu nécessairement d'une manière opposée. L'Etre des êtres, unique et éternel, appelé *Kneph* (104) par les Egyptiens et surnommé Osiris, le Dominateur universel, était représenté sous la figure d'un homme noir, ou du moins bleu foncé (105) ; car les peuples noirs ne se considéraient pas noirs, selon le sens que nous attachons à ce mot, ils ne voyaient en eux rien de ténébreux, mais quelque chose de vigoureux, de brun, de hâlé tel que le donne l'ardeur du Soleil (106).

(à suivre)